



Future My Love de Maja Borg parle de Jacque Fresco, penseur, qui croit en la nécessité d'une économie de coopération sociale.

L'humanité en marche

L'exposition *Est-ce que l'huître dort?* se penche sur le désir comme source d'engagement

NICOLAS MAVRIKAKIS

Il n'y a pas longtemps, je vous parlais de l'expo de Naeem Mohaiemen au centre Vox, expo toujours présentée (jusqu'au 25 juin), composée de trois films passionnants qui durent en tout plus de trois heures. Ces jours-ci, une autre expo, à la galerie SBC, nous présente une série de films et de vidéos qui totalisent quatre heures de visionnement! Cette tendance n'est pas nouvelle en art contemporain, mais elle semble ne pas s'essouffler. Et il ne faudrait pas qu'elle vous décourage d'aller visiter ces deux expositions. Autre phénomène actuel, cette expo chez SBC, qui regroupe quatre œuvres d'artistes contemporains, inclut aussi deux autres pièces anciennes, dont un film de Marguerite Duras datant de 1979.

À une époque où le marché de l'art a de plus en plus tendance à consommer l'art ainsi que les artistes — et à jeter les œuvres qui ne sont pas assez spectaculaires ou rentables économiquement —, à une époque où de plus en plus

d'œuvres célèbres ont un contenu assez mince, pour ne pas dire négligeable, voilà une attitude forte. Nous pourrions y voir la volonté de mettre en avant des œuvres qui font réfléchir. Nous pourrions aussi y voir le désir des artistes et commissaires actuels de s'inscrire dans une tradition d'un

L'œuvre qui domine cette exposition est un film de Marguerite Duras. Intitulé *Les mains négatives*, il vous fera réfléchir à la question de la condition humaine...

art plus intellectuel. Voilà un parti pris pertinent.

À la galerie SBC, vous verrez donc le 5^e volet d'*Água Viva*, série d'expositions s'inspirant d'un livre de Clarice Lispector, portant le même titre et datant de 1973. Cette série d'expos interroge les liens entre les êtres humains. Cette fois-ci, ce volet intitulé *Est-ce que l'huître dort?* (phrase tirée

du livre de Lispector) fait référence à la réaction de l'huître lorsqu'elle se contracte sous l'effet du jus de citron... Cette expo traite de l'amour, des émotions, parfois douloureuses, qui arrivent à éveiller en nous une conscience plus grande du monde et de la condition humaine, ce qui amène parfois à des prises de position sociales, politiques ou intellectuelles. Les commissaires Pip Day et d'Irmgard Emmelhainz rompent avec cette tendance à interpréter l'héritage du Siècle des lumières comme une opposition entre les intérêts collectifs,

qui seraient objectivement opposés aux émotions et à la subjectivité. L'engagement humain serait avant tout une question de sensibilité, d'empathie, de désir...

Vers l'autre

L'œuvre qui domine cette exposition est un film de Marguerite Duras. Intitulé *Les mains négatives*, il vous fera réfléchir à la question de la condition humaine... Rien que pour voir ce court et grandiose film, le déplacement à la SBC vaut la peine. Vous y verrez des travellings montrant Paris au petit matin, de la pénombre de la nuit au crépuscule du petit jour, comme si une insomnie tourmentée par un amour défunt ou par une conscience exacerbée de la mort se promenait en quête d'un sens à la vie... Duras, qui fait aussi la narration, y parle de ses mains peintes en négatif dans «*les grottes magdaléniennes de l'Europe Sub-Atlantique*». Elle y énonce un amour envers cet art, envers l'art, envers ces êtres qui pour la première fois il y a 3000 ans ont vu «*l'immensité des choses*» à travers le double de leur main... Une ode à l'amour de ceux qui ont clamé leur identité, leur humanité, leur désir

d'aller vers l'autre malgré le pouvoir du néant.

Implications

Dans le film *Une histoire de femmes*, vous verrez et entendrez Pauline Julien en train de chanter *Une sorcière comme les autres*, qui est une ode aux femmes et à leur engagement dans la société. Ce film est de même nature. Réalisé par Joyce Rock, Martin Duckworth et Sophie Bissonnette — qui tourna par la suite le célèbre *Des lumières dans la grande noirceur* (1991), film traitant de la syndicaliste et féministe Léa Roback —, il documente les neuf mois de conflit lors de la grève des mineurs à Sudbury en Ontario en 1979-1980. Mais il s'agit surtout d'un film sur les liens amoureux entre ces grévistes et leurs femmes qui les appuient, mais qui en même temps réfléchissent à leur place dans la société.

Une question identitaire assez similaire est aussi abordée dans *Un chant d'amour*, film de Silvia Gruner, sorte de *remake* interprétation d'un film de Jean Genet de 1950. Moins explicite sexuellement que son modèle, ce film de 2004 parle du désir entre deux hommes emprisonnés qui tentent d'entrer en contact. Il ne faut pas non plus rater *Future My Love* de Maja Borg (2012), qui parle de Jacque Fresco, penseur qui croit en la nécessité d'une économie de coopération sociale... Dans le récit de ce film, le deuil d'une relation amoureuse est mis en parallèle avec le deuil que nous devons faire d'un certain capitalisme qui, grâce aux leurreurs de la technologie et d'une croissance économique infinie, nous aurait fait croire à un bonheur lui aussi sans fin...

Collaborateur
Le Devoir

EST-CE QUE L'HUÎTRE DORT?

Commissaires: Pip Day et Irmgard Emmelhainz
SBC galerie d'art contemporain
Jusqu'au 9 juillet

BIENNALE INTERNATIONALE D'ART NUMÉRIQUE

Une autre manif et ses machines

JÉRÔME DELGADO

Des machines, et encore des machines. Il y a une impression de déjà-vu dans la troisième édition de la Biennale internationale d'art numérique (BIAN). Comme si, derrière cette noble mission visant à affirmer la créativité de ceux qui travaillent à partir d'ordinateurs, il n'y avait finalement aucun autre point commun que celui de la machine.

Sur le thème *Automata* et l'intitulé «*L'art fait par les machines pour les machines*», la BIAN 2016 réunit une pléthore d'œuvres portées soit par la robotisation, soit par un imaginaire illimité. Peu importe si la Manif d'art de Québec de 2012 («*Les formes du mouvement*») et le Mois de la photo à Montréal de 2013 («*Drone: l'image automatisée*») sont passés par là.

Cette biennale censée être «*en phase avec l'évolution de notre monde*» demande néanmoins, sur papier, si on n'a pas atteint cette vieille hypothèse qui voudrait que l'intelligence artificielle dépasse le cerveau humain. Si les machines acquièrent une sensibilité artistique et qu'un «*sonnet écrit par l'une d'elles*» sera mieux apprécié par une autre», comme l'énonçait autrefois le précurseur de l'informatique Alan Turing, est-ce la fin de la supériorité humaine?

La réponse, sur le terrain des salles d'exposition, ne vient que parcimonieusement, quand ce n'est pas de manière obscure. Sans véritable liant, écartelée en plusieurs adresses et se vantant de réunir une centaine d'artistes, la manifestation s'avère être d'abord et avant tout une grande messe en pixels, en modules électroniques et en logiciels. C'est le danger qui guette ces grandes réunions: on étiole le message à force de scinder le programme entre une expo centrale (plus importante?) et de nombreuses expositions satellites (non officielles?).

Aujourd'hui, l'outil numérique est partout, tout le temps, dans la création comme ailleurs. Les expositions faisant appel à lui sont désormais majoritaires. On s'explique mal pourquoi une biennale devrait lui être consacrée, surtout à une époque où les chapelles disciplinaires tendent à disparaître. L'audace serait de consacrer une biennale à l'art analogique.

Mais bon, *Automata* renferme des bons coups, plusieurs même. Bien que certaines expositions soient déjà terminées, signalons celles autour du travail sonore et cinétique de Mary Sherman (centre Oboro) et de celui du duo montréalais Béchard-Hudon (centre d'exposition Lethbridge, annexé à une bibliothèque municipale). Notons que, pour le cas de l'artiste américaine, il ne s'agissait que d'une mise en bouche. Oboro lui consacra à l'automne une grande exposition individuelle.

Le bâtiment est un piège

La manifestation centrale de la BIAN, qui prend place dans

le complexe L'Arsenal, vient quant à elle d'être inaugurée — alors que d'autres expositions sont encore à venir. Si le bâtiment de Griffintown, situé à un jet de pierre du canal de La Chine, n'a pas d'équivalent pour ce qui est de la superficie (et de la hauteur des plafonds), il se révèle un piège, une fois de plus.

La BIAN est la bienvenue... pourvu qu'on intègre à l'exposition des œuvres tirées de la collection du propriétaire de L'Arsenal et de celles de ses amis. Monumentales, voire hors thèmes, celles-ci se dressent sur le chemin des visiteurs dès la première salle. À quoi joue-t-on?

Le prix d'entrée (10\$) pourrait dès lors paraître insensé. Heureusement, dans la deuxième salle, ça se replace et, du coup, on oublie presque L'Arsenal et tout ce qui vient avec lui. Parmi ce qu'il y a de mieux, et c'est peut-être le seul fil conducteur de toute la BIAN, il y a la transformation que l'humain subit sous le coup de la machine. Ou, comme l'écrit Alain Thibault, directeur de la manifestation, «*Automata [se veut] également un regard des machines sur le genre humain*».

L'installation *5RNP Étude humaine # 1* de Patrick Tresset s'apparente à un atelier de dessin devant modèle. Or, ici, ce sont cinq robots qui dessinent le portrait de celui qui voudrait bien poser pour eux. La sensibilité artistique est désormais à la portée de l'intelligence artificielle. À l'autre bout du spectre, le dispositif mécanique de Paolo Almario détruit pièce par pièce les visages pixellisés de personnages historiques. Son œuvre, *Dyforme*, concrétise la victoire de la machine sur l'humanité, son passé, sa mémoire.

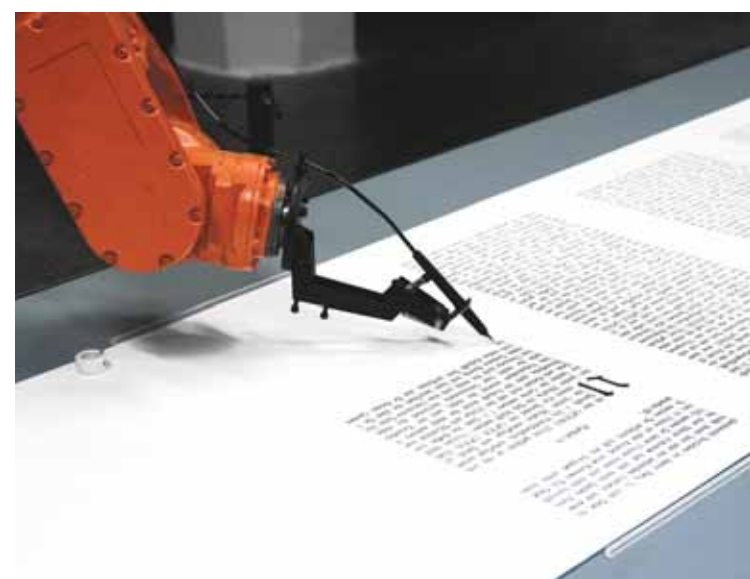
Dans cette troisième édition d'une biennale marquée par la profusion d'œuvres robotiques, ou cinétiques, et de projections vidéo, il n'y en a pourtant pas que pour la dématérialisation. Certes, c'est une main électronique qui écrit la Bible — l'œuvre *Bios* du collectif Robotlab —, mais le papier demeure présent. Il est même sonore, comme chez Pe Lang, auteur d'une murale de papiers froissés. Puis, toutes ces œuvres peuvent prétendre avoir remplacé la voix humaine — notamment *What Do Machines Sing of?* de Martin Backes —, il y a néanmoins, encore, un homme ou une femme derrière ces machinations.

Ni alarmiste ni rassurante, *Automata* ne dresse aucun constat sur l'état de la planète. Elle ne fait le point que sur un aspect: la culture numérique est riche et créative. Or, de cela, on était déjà au courant.

Collaborateur
Le Devoir

AUTOMATA
Biennale internationale d'art numérique

Plusieurs lieux. Exposition centrale à L'Arsenal, 2020, rue William, jusqu'au 3 juillet.



Dans l'œuvre *Bios* du collectif Robotlab, une main électronique écrit la Bible.

Galerie Claude Lafitte depuis 1975

CÉLÈBRE 40 ANS DANS LE DOMAINE DE L'ART

Importante exposition
Maîtres Québécois :
Alleyn, Ferron, Gagnon, Hurtubise,
Lemieux, McEwen, Riopelle, Suzor-Côté



Jean McEwen, «Cages d'île n°3»

1974, huile sur toile, 50" x 70"

Jusqu'au 18 juin, du mardi au samedi, de 11h à 17h
Toutes les œuvres sont disponibles pour achat

2160, rue Crescent, Montréal, H3G 2B8, (514) 842-1270
lafitte@lafitte.com - www.lafitte.com

Les
beaux
detours

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621
En collaboration avec Club Voyages Malavoy
Titulaire d'un permis du Québec

CULTURELS